

Articoli/Articles

LA TRADITION LATINE DU TRAITÉ DES *SIMPLES*
DE GALIEN: ÉTUDE PRÉLIMINAIRE

CAROLINE PETIT
University of Warwick, GB

SUMMARY

*THE LATIN TRADITION OF GALEN'S TREATISE ON SIMPLE MEDICINES:
A PRELIMINARY STUDY*

*This article provides new information on the transmission of Galen's major work on simple medicines (De simpl. med. fac. XI 379-XII 372 K) in Latin, from late antiquity to the Renaissance. It focuses on the two main medieval translations from Arabic by Gerardus Cremonensis, and from Greek by Niccolò da Reggio, and finally emphasises the impact of the early 16th c. translation by Theodoricus Gaudanus. The results of this preliminary study show that, although a major ancient work in pharmacology, Galen's *Simplex* could not be accessed to, and read to a satisfactory standard in its entirety until the Renaissance. As for establishing the Greek text, the Greco-Latin translation by Niccolò will be a prominent witness, unlike other Latin translations.*

Au fondement de la pharmacologie antique, médiévale et moderne, le traité des *Simplex* a pourtant connu une transmission chaotique. Les remarques qui suivent visent à clarifier les informations disponibles, souvent incomplètes et parfois contradictoires, qui concernent la tradition latine: il s'agit principalement des traductions latines médiévales, mais aussi de la transmission hypothétique du traité dans l'antiquité tardive et, plus tard, de la traduction nouvelle

Key words: Galen's *Simple medicines* - Gerard of Cremona - Niccolò da Reggio

fondée sur l'Aldine et parue en 1530. L'objectif de cette démarche est d'évaluer l'intérêt de ces témoignages pour l'édition du texte grec, mais aussi de tenter de mesurer l'impact de cet ouvrage au cours de sa transmission. Les résultats de la présente étude reposent sur un examen direct, quoique partiel de plusieurs témoins essentiels de la tradition latine du traité des *Simples* de Galien, ouvrage-monument qui se divise en onze livres¹. En raison de la taille exceptionnelle de cet ouvrage (environ mille pages dans l'édition Kühn) et de la relative difficulté d'accès aux sources, éparpillées, ne sont présentés ici qu'un petit nombre de sondages dans une partie de la tradition latine, dont j'espère néanmoins qu'ils donneront une idée du destin parfois surprenant de ce traité majeur, et inspireront de nouveaux travaux sur ce texte; en effet, de l'établissement du texte des *Simples* dépend en partie celui des nombreux et divers ouvrages antiques et médiévaux qui citent et exploitent ce dernier, d'Oribase à la Renaissance.

En étudiant la transmission des *Simples* en grec, j'ai pu montrer que cette tradition est double, c'est-à-dire qu'à l'exception de certains manuscrits récents, les manuscrits préservent soit la moitié théorique du traité (livres I-V) soit la moitié pratique, autrement dit le catalogue alphabétique des *Simples*, précédé d'un long prologue (livres VI-XI)². Selon les résultats de ma recherche, les manuscrits à retenir pour l'établissement du texte se limitent à un petit nombre pour chaque partie. Les manuscrits que j'ai étudiés avec le plus de soin, ceux de la première partie (livres I-V) en vue de l'édition du texte, reflètent le travail d'un petit groupe de savants de Constantinople autour de Démétrios Angelos. Tous ces manuscrits sont soit 'récents' (XV^e s.), soit anciens, mais abîmés et restaurés par les mêmes savants (Démétrios). Pour la seconde moitié du traité, sur laquelle je reviendrai, la situation est un peu différente, mais on se trouve face à un problème similaire: des manuscrits relativement anciens, en petit nombre, difficiles à utiliser. La tradition latine, on va le voir, reflète elle aussi une certaine rareté des témoins importants, comparable à celle qui marque nos sources

grecques. Pourtant, on pourrait imaginer que des modèles grecs ou bien arabes aient pu être utilisés pour rédiger une ou plusieurs traductions latines; celles-ci, en retour, aurai(ent) pu être relativement bien diffusées. D'après ce que nous savons de la transmission d'autres traités, un tel cheminement aurait été naturel, bien que les *Simples* n'aient jamais figuré dans le *Canon* alexandrin des œuvres de Galien. Mais tandis que des traductions arabes complètes du traité ont circulé au Moyen Âge, dans le monde occidental en revanche les savants ont dû longtemps se contenter d'un texte partiel, voire fragmentaire: cette découverte peut sembler surprenante étant donné l'importance du traité.

Les premiers éléments à notre disposition au début de cette enquête semblaient indiquer une diffusion satisfaisante de cet ouvrage en latin. Hermann Diels³ mentionne un grand nombre de manuscrits latins, auxquels il faut ajouter un nombre non négligeable de témoins découverts depuis⁴. Une simple recherche dans les catalogues montre que beaucoup de manuscrits latins ne conservent que les livres I-V, tandis que d'autres au contraire n'ont que les livres VI-XI. Or, ces premières constatations paraissent somme toute conformes à la division du traité d'origine en deux parties, et pourraient à première vue s'expliquer par l'intérêt différencié des savants soit pour la première partie, théorique, soit pour la seconde, à vocation pratique. Au nombre des difficultés préliminaires, néanmoins, figuraient une incertitude sur l'identité des traducteurs, le nombre décourageant de manuscrits et d'éditions anciennes, et les dimensions du texte – rendant difficile, sinon impossible, toute étude approfondie de la tradition latine des *Simples*. Mais un récent colloque sur les sources du lexique médical de Simon de Gênes m'a donné l'opportunité d'examiner de plus près que je n'avais pu le faire jusqu'alors la tradition latine médiévale, ouvrant la voie à quelques réflexions.

Je rassemble ici les conclusions d'une enquête préliminaire sur la diffusion des *Simples* en Occident. Certaines de ces conclusions sont décon-

certantes: il apparaît en effet que, malgré la célébrité et le poids qu'on lui prête dans l'histoire de la médecine, le traité des *Simples* a été finalement mal compris et même peu connu jusqu'à la publication de l'Aldine en 1525, et à la traduction de Theodoricus Gerardus Gaudanus parue cinq ans plus tard. De l'antiquité tardive au début de la Renaissance, ce sont des problèmes d'interprétation, des versions écourtées, des séries d'extraits plutôt qu'une connaissance approfondie qui semblent caractériser la diffusion du traité. Le nombre de manuscrits latins donnant un texte complet est limité, surtout si on le compare au nombre total de manuscrits incomplets qui ont circulé⁵. D'après l'examen des traductions latines donc, la fortune des *Simples* de Galien en Occident fut, dans l'ensemble, moins brillante qu'elle n'aurait pu l'être; mais cette impression pourrait être nuancée par l'analyse du réseau encore méconnu des citateurs et commentateurs du traité au Moyen âge⁶.

1. Les Simples dans l'antiquité tardive

On ne connaît pas de trace indiscutable de l'existence d'une traduction latine ancienne des *Simples*⁷. La plupart des textes traduits en latin dans l'antiquité tardive sont des œuvres plus brèves, souvent plus généralistes que les énormes traités de pharmacologie de Galien. Mais le cas de Dioscoride montre que le sujet des plantes médicinales avait commencé à intéresser les traducteurs anciens. En effet, le *De materia medica* a été utilisé et diffusé en latin dès l'antiquité tardive, comme l'ont montré les travaux de Carmelia Opsomer-Halleux, et plus récemment d'Arsenio Ferraces Rodríguez et de Marie Cronier⁸. La tradition latine des ouvrages anciens de pharmacologie et de botanique est étonnamment compliquée; à ma connaissance, c'est l'article de Carmélia Opsomer-Halleux qui fournit la mise au point la plus claire à ce sujet⁹. Elle passe en revue l'ensemble des ouvrages pré- et post-salernitains ayant trait aux herbes médicinales, souligne la diversité de leurs formes (herbiers, alphabétiques ou non, illustrés ou non, types de textes et intitulés) et les fortes différences qui existent

entre leurs contenus, leurs sources possibles et les manuscrits qui les préservent. Mais beaucoup reste à faire pour comprendre l'enchevêtrement de ces textes et la manière dont ils circulèrent, dans quels lieux, dans quelles mains, et pour quelle fonction. Certains ont été attribués à Galien, d'autres à Dioscoride ou Oribase, ou encore Théodore Priscien. Les *Institutiones* de Cassiodore témoignent de l'intérêt de communautés monastiques pour ces herbiers, qu'ils viennent d'auteurs prestigieux comme Dioscoride, ou pas¹⁰.

Gal. <i>De simpl. med. fac.</i>	Ps.-Theod. Prisc. <i>De simplicis medicina</i>
<p>XI 821-822 K: κγ'. Περὶ ἀλόης. Ἀλόη, αὕτη μὲν ἡ πόα παρ' ἡμῖν οὐ πάνυ τι φύεται, καὶ ἡ φυομένη δὲ κατὰ Συρίαν τὴν μεγάλην ὕδατωδεστέρα τε καὶ ἀσθενεστέρα τὴν δυνάμιν ἔστιν. ἄχρι μέντοι τοσούτου ξηραίνειν πέφυκεν ὡς κολλᾶν τραύματα. κατὰ δὲ τὰς θερμότερας χώρας, ὧν ἔστιν ἡ κοίλη Συρία καὶ Ἀραβία, πολὺ βελτίων ἔστιν. ἀρίστη δὲ καὶ ἡ κατὰ τὴν Ἰνδίαν, ἧς ὁπὸς ἔστιν τὸ κομιζόμενον ἐνταυθοῖ τοῦτο φάρμακον ἢ ἀλόη προσαγορευομένη, χρεῖαν παμπόλ(822)λὴν παρεχόμενον ἐκ τοῦ ξηραίνειν ἀδήκτως. ἔστι δὲ οὐχ ἀπλῆς φύσεως, ἀλλ' ὡσπερ καὶ ἡ γεύσει μαρτυρεῖ, στύφει τε ἅμα καὶ πικράζει. στύφει μὲν οὖν μετρίως, πικρὰ δὲ ἰσχυρῶς ἔστιν. ὑπάγει δὲ καὶ γαστέρα τῶν ἐκκοσρωτικῶν καλουμένων οὐσα φαρμάκων, ὥστε ἐκ τῶν εἰρημένων δῆλον, εἴ τι μεμνήμεθα τῶν ἐν τῷ τετάρτῳ λόγῳ δεδειγμένων, ὡς τῶν μὲν ξηραίνοντων φαρμάκων τῆς τρίτης ἔστιν ἀποστάσεως, τῶν θερμαίνοντων δὲ ἦτοι τῆς πρώτης ἐπιτεταμένης ἢ τῆς δευτέρας ἐκλελυμένης. τῷ δὲ μικτῷ τῆς δυνάμεως αὐτῆς μαρτυρεῖ καὶ τὰ κατὰ μέρος ἔργα. καὶ γὰρ εὐστόμαχόν ἐστι τὸ φάρμακον, εἴπερ τι καὶ ἄλλο, καὶ κόλπων κολλητικόν. ἰάται δὲ τὰ δυσεπούλωτα τῶν ἐλκῶν, καὶ μάλιστα τὰ καθ' ἔδραν τε καὶ αἰδοῖον. ὠφελεῖ δὲ καὶ τὰς φλεγμονὰς αὐτῶν ὕδατι διεθείσα καὶ κολλᾶ τραύματα κατὰ τὸν αὐτὸν τρόπον. ἀρμόζει δὲ ὡσαύτως χρωμένῳ καὶ πρὸς τὰς ἐν στόματι καὶ ῥίσι καὶ ὀφθαλμοῖς φλεγμονάς. καὶ ὅλως ἀποκρούεσθαι τε καὶ διαφορεῖν ἅμα πέφυκεν, μετὰ καὶ τοῦ ῥύπτειν ἐπ' ὀλίγον, εἰς ὅσον ἔλκεσι καθαροῖς ἄλυπον.</p>	<p>Rose 403, 1: <i>Aloe virtutem habet calidam, et confortat et siccat stomachum, curat vulnera, praecipue naturae, facit et ad tumores narium vel oris vel oculorum.</i></p>

<p>XI 839-840 K: ξβ'. Περί ἀρτεμισίας. Ἀρτεμισία. διττὴ μὲν ἔστι καὶ ἡ ἀρτεμισία πόα. θερμαίνουσι δ' ἀμφοτέρω καὶ μετρίως (840) ξηραίνουσι, καὶ κείθωσαν ἐν μὲν τῷ θερμαίνειν δευτέρας ἀποστάσεως, ἐν δὲ τῷ ξηραίνειν ἢ πρώτης ἐπιτεταμένης ἢ δευτέρας ἀρχομένης. εἰσὶ δὲ καὶ λεπτομερεῖς μετρίως, ὥστε καὶ πρὸς τοὺς ἐν νεφροῖς λίθους ἀρμόττειν μετρίως καὶ εἰς πυρίας ὑστερῶν.</p>	<p>Rose 404, 6: <i>Artemisia virtutem habet calidam et siccam nimium, et lapides renum purgat, si quis apozema ipsarum acceperit in potione.</i></p>
---	--

Les deux exemples retenus ici, tous deux tirés du livre VI, montrent une proximité de contenu, mais aussi de notables différences. La forme brève du *De simplicibus medicina* ne correspond littéralement à aucun énoncé précis chez Galien: au contraire, si le texte de Galien a pu inspirer l'auteur du *De simplicibus medicina*, il est évident que ce dernier a rédigé son opuscule de manière indépendante, en résumant le texte et non en dégageant de simples citations. Il s'intéresse en priorité aux propriétés de chaque 'simple', comme le fait Galien, mais il ne fait aucune mention de la table de degrés élaborée par ce dernier pour chaque propriété. De même, les distinctions subtiles que fait Galien en fonction des espèces de chaque 'simple' n'apparaissent pas dans le *De simplicibus medicina*. Ces remarques valent pour l'ensemble du texte latin.

Il est donc aventureux de supposer l'existence d'une traduction ancienne des *Simples*, qui aurait pu servir de base à l'auteur du *De simplicibus medicina*. En d'autres termes, si l'étude comparée des *Simples* de Galien en grec et du *De simplicibus medicina* pourra aider à comprendre ce dernier texte, il est peu probable que la réciproque soit vraie. Certes, avant les grandes compilations médiévales et les ouvrages pharmacologiques traduits ou inspirés de l'arabe qui circulent à partir de Salerne au XII^e s. dans le monde occidental, il est très rare de trouver dans les textes latins des allusions précises à ces qualités primaires et secondaires. C'est bien l'argument principal qui permet de plaider pour une relation, de nature indéterminée, entre ces deux textes, les *Simples* de Galien (en tout cas la partie pratique, à partir du livre VI) et le petit *De simplicibus medicina* attribué à Théodore Priscien. Mais le lien semble ténu.

C'est donc bien plus tard que l'on retrouve véritablement la trace des *Simples* en latin. Deux traductions latines médiévales nous sont parvenues: l'une par Gérard de Crémone, effectuée sur l'arabe au XII^e s. à Tolède; l'autre par Niccolò da Reggio d'après un modèle grec. Ni l'une ni l'autre n'ont fait l'objet d'études approfondies et toutes deux posent divers problèmes, notamment d'attribution. De plus, l'ouvrage galénique a été facilement confondu, dans les manuscrits, avec d'autres œuvres aux titres très proches, tels que *De simplici medicina*, *De simplicibus*: la dénomination, fluctuante, des œuvres antiques au Moyen Âge a produit une certaine confusion dans les ouvrages de pharmacologie. Galien ne fait pas exception à la règle.

2. La traduction arabo-latine de Gérard

La première traduction latine est celle de Gérard de Crémone. Deux manuscrits nous conservent la mention explicite de son nom, il s'agit du *Pal. lat.* 1092 (f. 22ra) du XIV^e s., connu de Durling¹², et du manuscrit de Krakovie 800, de la fin du XIII^e s.¹³ Comme souvent dans le cas des traductions de Gérard de Crémone, comme y ont insisté par le passé Richard Lemay, Danielle Jacquart et Charles Burnett, la paternité de la traduction n'est pas évidente¹⁴. Les traductions attribuées à Gérard dans la *Vita* de celui-ci (Burnett) ne sont pas fiables; deux versions arabo-latines du même texte coexistent parfois, une seule correspondant à la méthode de révision de Gérard (Jacquart). Afin de savoir si la traduction des *Simples* est bien de Gérard, il faudra donc consacrer une étude détaillée à la technique de traduction employée, ce qui dépasse largement les objectifs de cette étude préliminaire.

Autre problème: Gérard a-t-il traduit tout le texte des *Simples*? Officiellement (Lemay), la traduction que nous possédons concerne les livres I-V à l'exclusion du reste et semble conservée dans une cinquantaine de manuscrits. Mais contrairement à ce que l'on a cru longtemps, il a aussi existé une traduction arabo-latine du livre VI,

qui accompagne les cinq premiers livres dans quatre manuscrits déjà signalés par Durling¹⁵:

Bernkastel-Kues, St. Nikolaus Hospital 297, s. XIII-XIV, ff. 86r-142v
Par. lat. 9331, s. XIV, ff. 202ra-266ra

Vat. lat. 2385 (date incertaine), ff. 76v-135

Pal. lat. 1094, s. XIV, ff. 31vb-85vb

Détail qui pourrait avoir son importance, le dernier manuscrit cité contient en outre un extrait du début du même livre VI. Tous ces manuscrits remontent à peu près au XIV^e s. ou bien au XV^e s., ils sont donc très postérieurs à la date de composition de la traduction.

Gérard a-t-il traduit les livres I-V ou I-VI? S'agit-il vraiment d'une seule et même traduction? Une traduction complète a-t-elle circulé? Les réponses à ces questions ne vont pas de soi. Nous avons plusieurs manuscrits arabes donnant l'intégralité du texte des *Simples*, mais, à ce stade, nous ne connaissons aucun manuscrit latin proposant l'intégralité du texte d'après la version arabe.

Mon étude des citations de Galien dans la *Clavis Sanationis* de Simon de Gênes a apporté quelques éléments complémentaires; j'en résume ici les conclusions. Au XIII^e s., lorsque Simon compose son lexique médical, et bien qu'il ait consacré un grand nombre d'années à son projet et visité plusieurs bibliothèques afin de rassembler le plus de livres possible, il n'a eu accès qu'à très peu de textes de Galien¹⁶. Parmi ces derniers, Simon semble n'en avoir vu aucun en grec ou en arabe, mais tous ont été utilisés par le truchement de traductions latines. Au sein de cette maigre moisson, figure le traité des *Simples*; mais l'analyse détaillée des citations montre que Simon n'a très probablement utilisé que le livre VI. Je pense donc que c'est la seule partie du texte qu'il a pu consulter. Le fait que le texte ait apparemment circulé en arabe sous forme de livres séparés rend cette hypothèse plausible¹⁷. De plus, nous avons un exemple de manuscrit où le livre VI a circulé séparément en latin: le *Pal. lat.* 1094. Néanmoins, il est également possible que seul le livre VI ait intéres-

sé Simon, puisqu'il tentait de mettre sur pied un lexique essentiellement consacré aux simples¹⁸.

Si l'on se fonde sur le témoignage de Simon, la traduction latine des *Simples* semble avoir été rare dans l'Italie du XIII^e s.; pourtant, plusieurs manuscrits des livres I-V sont datés de cette époque¹⁹. La seconde partie du traité (VI-XI) resta néanmoins quasiment inconnue, à l'exception du livre VI, transmis lui aussi dans la version arabo-latine. Au XIV^e s., le traité connut une meilleure diffusion, avec une traduction nouvelle, faite sur le texte original grec.

Quant au modèle possible de la traduction arabo-latine, le cas du livre VI, que j'ai étudié dans le cadre de mon travail sur Simon de Gênes, nous fournit peu d'indices. Le livre VI, d'après les manuscrits latins (et ce contrairement aux autres livres, les livres I-V) commence ainsi: *Incipit tractatus 6. Galieni de virtute simplicium medicinarum translatione Hunayn filii excellentissimi Ysaac*. La traduction arabe de ce livre est donc attribuée à Hunain. Les manuscrits latins ne font que confirmer ce que disent certains manuscrits arabes conservés, qui attribuent également la traduction à Hunain, plutôt qu'à son neveu Hubaish. Sans vouloir entrer dans la controverse sur la paternité exacte de la traduction arabe, j'ajouterai simplement à ces maigres données que les citations du livre VI que l'on trouve chez Simon reflètent avec une certaine fidélité les termes arabes de la version attribuée à Hunain (celle que Ullmann appelle la version B) et non la version antérieure d'Al-bitriq (A), conservée par accident, selon Ullmann, dans le manuscrit d'Istanbul *Ahmet III 2083*²⁰.

Il est donc probable que seule la version du livre VI attribuée à Hunain a été traduite en latin et connue en Occident, tandis que celle d'Al-bitriq fut laissée de côté. Mais à quel(s) manuscrit(s) arabe(s) relier la traduction latine? Tant que ni la version arabe, ni la version latine ne seront éditées, une telle question sera vouée à l'échec. Dans l'état actuel de nos connaissances, et si l'on continue de se concentrer sur le livre VI, le modèle de la traduction arabo-latine pourrait

se rapporter à n'importe lequel des manuscrits étudiés par Manfred Ullmann et Ivan Garofalo qui donnent le livre VI en intégralité – à l'exception notable du manuscrit d'Istanbul, qui contient donc une autre traduction pour le livre VI, probablement due à Al-bitriq²¹.

Les deux manuscrits de l'Escorial, *Arab.* 793 et 794, sont particulièrement intéressants. Le 793, du XIII^e s. mais sans date précise, contient l'intégralité du texte mais ne mentionne jamais le nom du traducteur; le 794 en revanche ne contient que les livres VI-XI (il se présente comme le second tome d'un ouvrage en deux volumes, le premier étant perdu), mais il nomme au début de chaque livre Hunain comme traducteur. Sur la base de ce mince indice, il est donc plus proche de notre traduction arabo-latine. Daté de 1248, ce manuscrit n'a pu servir de modèle direct à Gérard de Crémone, mort en 1187 à Tolède, mais il se peut qu'il soit apparenté à l'exemplaire utilisé par Gérard, qui mentionnait explicitement Hunain comme le traducteur du livre VI. Le 793 (lui aussi trop récent pour avoir été utilisé par Gérard) comporte dans la seconde partie des annotations marginales en latin, preuve de son utilisation en Occident, probablement en Espagne. Ces annotations sont néanmoins modestes: on y lit, dans la marge, les termes latins correspondant aux noms des simples en arabe²².

Il est probable que la traduction de Gérard ne sera d'aucune utilité pour l'établissement du texte, puisque nous avons la traduction arabe, si ce n'est que cette traduction latine a probablement été faite d'après un manuscrit arabe plus ancien que ceux que nous connaissons: c'est un très modeste avantage. Néanmoins, cette traduction arabo-latine a joué un rôle primordial dans la diffusion des *Simplex* avant la parution de l'Aldine. Ce fait lui donne une importance certaine dans l'histoire de la médecine. En effet, contre toute attente, cette traduction continua d'être utilisée tout au long du XIV^e et du XV^e s., et c'est bien encore la traduction de Gérard que Bonardus imprime, pour les livres I-VI (soulignons-le: livre VI inclus), en 1490 à Venise²³.

Parmi les nombreux manuscrits qui nous ont conservé les livres I-V ou I-VI, plusieurs pourraient avoir été utilisés par Bonardus: une étude comparée approfondie de tous ces témoins permettrait d'identifier sa source principale, mais c'est un travail ardu pour un résultat modeste, si l'on tient compte du fait que cette traduction ne sera pas d'une grande utilité pour l'établissement du texte grec. Le texte imprimé par Bonardus est augmenté de variantes, lisibles dans la marge; de même, les manuscrits que j'ai pu consulter présentent de nombreuses variantes, qui figurent soit dans les marges soit entre les lignes du texte, mais les variantes ne semblent pas se recouper d'un manuscrit à l'autre²⁴.

Le manuscrit 9331 de la Bibliothèque Nationale de Paris est un cas intéressant à plus d'un titre: manuscrit confisqué par les troupes napoléoniennes, il ne fut jamais rendu à la bibliothèque de l'abbaye de San Benedetto in Polirone, où il se trouvait auparavant. Il appartient à un médecin, J. Martinus de Ferariis de Parma, du XV^e s., dont l'*ex libris* se lit encore au f. 292v. Durling a correctement identifié les livres I-VI de la traduction arabo-latine (ff. 202ra-266ra); mais il faut ajouter que le manuscrit fut complété à l'aide de la traduction de Niccolò pour la suite du texte (livres VII-XI, ff. 267ra-291vb). Comme c'est exactement ce que fit Bonardus à la fin du XV^e s. pour sa propre édition, à Venise, il est permis de se demander si ce manuscrit n'a pas servi de modèle à l'éditeur. De riches annotations complètent le manuscrit, qui a donc été lu avec attention par au moins une personne savante.

Alors que pour la plupart des traités, les traductions arabo-latines du XII^e s. ont laissé la place à des traductions basées sur le grec au XIV^e s., comment se fait-il que les savants aient dû continuer à lire le traité des *Simples*, cet ouvrage majeur de pharmacologie, dans la traduction de Gérard? Celle-ci n'était en rien satisfaisante, surtout pour les nombreux mots rares du vocabulaire technique des simples. Le cas de Simon de Gênes, encore une fois, démontre l'insuffisance de cette

traduction, puisque déjà au XIII^e s., Simon avait des difficultés à identifier les noms des plantes tels qu'ils apparaissaient dans la traduction latine. De la quinzaine de citations explicites du livre VI des *Simples* chez Simon de Gênes, j'ai retenu l'exemple du chapitre sur la plante ἄγχουσα (lat. *anchusa*, sorte de buglosse), que Simon appelle, conformément à l'usage latin de l'époque, *asinar* ou *lactuca asini*:

*G. in .vi. de simplici medicina quattuor eius ponit species, una vocatur ibi simar, alia locasus, tertia abugelabus, quartam dicit carere nomine, et omnia ista nomina sunt greco corrupta*²⁵.

Simon y cite les quatre espèces mentionnées par Galien (voir texte grec édité en annexe) mais bute sur les noms donnés par la traduction, notamment *locasus* et *abugelabus*. Simon suppose que le grec est corrompu, mais c'est bien la traduction latine qui est en cause: comme le montre mon édition provisoire de ce chapitre (fournie en annexe), les termes grecs sont parfaitement clairs: il s'agit de λυκαψός et ἀλκιβιάδειον. Indépendamment des problèmes de transmission du texte proprement dit, ce que l'on peut retenir du témoignage de Simon, c'est la difficulté à utiliser le Galien arabo-latin, dès que l'on entre dans les raffinements de la nomenclature des espèces d'une simple (en l'occurrence la buglosse). On peut en déduire que rares ont dû être les lecteurs assidus des *Simples* en latin à une époque où les termes mêmes en étaient mal compris.

3. La traduction de Niccolò

Il existe une traduction attribuée à Niccolò da Reggio, effectuée pendant le premier tiers du XIV^e s, en tout cas avant 1332²⁶. Apparemment, un seul manuscrit en préserverait l'intégralité: il s'agit de l'*Urb. lat.* 248 du XIV^e s. (ff. 1-407)²⁷. Deux manuscrits, Erfurt 278 et Madrid 1978, conservent les premiers livres de la même traduction. Les autres manuscrits ne conservent que la seconde partie du texte, en général les livres VI-XI, parfois VII-XI²⁸. Cette traduction est donc

surtout connue pour la seconde partie, la plus diffusée. En effet, il semble que le but des successeurs de Niccolò était simplement de compléter la version arabo-latine déjà disponible, qui donnait donc, selon les cas, les livres I-V ou I-VI, comme on l'a vu.

La seconde partie est explicitement attribuée à Niccolò dans plusieurs témoins; dans le manuscrit *Académie* 53, on lit le paragraphe introductif suivant²⁹ (f. 2r):

secuntur sex ultimi libri de simplici medicina galieni quos nicholaus de regio de greco in latinum transtulit diu post translationem v. primorum librorum per alium factam. Et in vi, vii et viii tractat de plantis et de medicinis que ab eis summuntur. Et in ix libro de mineralibus terris et lapidibus. In x vero de liquoribus et non liquidis inventis in corpore. In xi autem de partibus animalium et de quibus animalibus tota corpora usta est et non usta conferunt: et de hiis que in mari et in salsa aqua nascuntur. In vi libro principaliter agit de plantis et illis que summuntur ab hiis quarum nomina incipiunt primo ab a. secundo a b tertio a c quarto a d quinto ab e sexto a z septimo ab y greca. Octavo a t nono ab I latiam (?). praemittens prohemium in quo agit de illis de quibus tractatur in libris xi de simplici medicina. Et de medicorum quorundam erroribus in tractando de eis: + quondam laudibus.

Si l'on en croit ce témoignage (absent des autres manuscrits consultés), Niccolò aurait donc traduit les livres VI-XI d'après un (ou plusieurs) manuscrit (s) grec (s), longtemps après la traduction des livres I-V, effectuée par un 'autre' qui n'est pas nommé (en fait probablement Gérard). Cette remarque est reprise dans l'explicit³⁰. Il est très difficile de formuler une hypothèse sur les sources grecques de Niccolò tant qu'on n'aura pas étudié le manuscrit latin 248 du Vatican, réputé complet: en effet, comme je l'ai indiqué, c'est la traduction de Gérard que Bonardus a utilisée pour les livres I-VI de son édition imprimée, de sorte que la traduction de Niccolò de la première partie du texte n'a, elle, jamais été imprimée.

Nous avons peu de manuscrits grecs donnant les livres VI-XI qui soient suffisamment anciens pour que l'on puisse faire des rappo-

chements directs avec la traduction de Niccolò. Le *Pal. gr.* 31 que j'ai mentionné plus haut ne peut avoir été utilisé, car il présente des lacunes, surtout au livre VII, que l'on ne retrouve pas dans la traduction latine. Il reste le manuscrit U, *Urb. gr.* 67, qui est aussi le lointain ancêtre de l'édition Aldine, mais la traduction de Niccolò, en tout cas dans les manuscrits consultés, semble reproduire des sauts du même au même et des omissions qui ne se retrouvent pas dans l'*Urbinas*. Le modèle de Niccolò (il pourrait même s'agir de plusieurs modèles) est donc probablement perdu, ce qui fait de la traduction gréco-latine un témoin particulièrement précieux pour l'établissement du texte. Il ne s'agit pas d'un témoin facile à utiliser: il conviendra d'établir un stemma des manuscrits de la traduction, ou bien de sélectionner les manuscrits essentiels en se fondant sur les principes proposés par Vivian Nutton³¹.

Pour l'instant, il semble que le texte des différents témoins examinés soit très proche: un bref sondage sur les chapitres *καυκαλίζ* et *καρπήσιον* du livre VII (XII 15 K) montre qu'un saut du même au même a eu lieu soit dans le modèle grec, soit dans le prototype des manuscrits examinés (*Par. lat.* 9331, f. 268ra, et 6865, f. 26rb, *Acad.* 52, f. 179v et 53, f. 40rv), qui tous présentent la même faute. Celle-ci a résulté en la disparition pure et simple du chapitre *καρπήσιον*: la fin de ce chapitre apparaît donc, en latin, comme faisant partie intégrante du chapitre *καυκαλίζ*. Cette confusion a également entraîné un glissement dans la numérotation des chapitres, qui, dès ce moment, cesse de correspondre à celle des manuscrits grecs. Les leçons controversées en grec dans le chapitre *καρπήσιον* (notamment la fin) sont identiques dans tous ces témoins latins. Les variantes entre les témoins pour ce chapitre sont infimes. Naturellement, il s'agit d'une base étroite pour tirer des conclusions sûres, mais un autre sondage sur le chapitre VI 4 des *Simples*, évoqué plus haut (*ἄγχουσα*), montre également de grandes similitudes (ou plutôt, une absence de différences claires) entre les mêmes témoins. On peut

penser que les quatre manuscrits utilisés ici (auxquels on pourra peut-être ajouter le manuscrit de Dresde) montreront une certaine homogénéité.

En tout cas, étant donné le nombre limité de manuscrits grecs anciens, la traduction de Niccolò, même imparfaite et entachée d'erreurs et d'omissions, comporte nécessairement des leçons précieuses pour l'établissement du texte et, contrairement à celle de Gérard, il y a de grandes chances qu'elle figure dans l'apparat critique. En revanche, son impact et sa clarté pour les lecteurs qui l'utilisèrent à partir du XIV^e s. est encore à évaluer: de fait, peut-on dire que la terminologie latine en usage dans la version de Niccolò est plus claire que celle de l'ancienne traduction de Gérard, qui posa des problèmes à Simon de Gênes?

Le cas de l'*anchusa* ou *lactuca asini* (VI 4) permet de comparer les deux traductions: or, Niccolò (*Acad.* 53) y propose *enomathia* pour traduire ὀνόκλεια, *liquamus* pour traduire λυκαψός, *onochilia* et *alcibidia* pour traduire ὀνόχειλος et Ἀλκιβιάδειον. Si pour les deux derniers termes on voit clairement la filiation (et les lecteurs de Niccolò pouvaient certainement retrouver aisément les termes grecs originaux), les deux premiers semblent avoir donné lieu à un glissement orthographique dommageable à la compréhension immédiate. Aussi le devenir des termes grecs rares n'était-il pas entièrement préservé par le recours à une traduction directe du grec au latin. Mais les traces de la traduction de Niccolò dans le *Liber pandectarum medicinae* de Matteo Silvatico démontrent que celle-ci a circulé parmi les érudits d'Italie du Sud (peut-être simplement dans les limites de la cour de Naples)³². L'impact de cette traduction sur les savants du Moyen Âge reste donc à évaluer.

4. Le rôle de l'Aldine

Au début du XVI^e s. donc, on ne connaissait le traité des *Simples* que par le truchement de la traduction hybride donnée par Bonardus dans

l'édition de 1490: celle de Gérard complétée par celle de Niccolò. On peut imaginer que les dimensions du traité ont été un frein à l'entreprise de nouvelles traductions; traduire onze livres sur un sujet aussi difficile représentait un travail au long cours (on constate que c'est toujours le cas). C'est l'édition Aldine, dans laquelle ce traité paraît pour la première fois en grec, qui marque un véritable tournant dans l'histoire de cet ouvrage, même si, encore une fois, on a la surprise de constater qu'au XVI^e s. on avait eu tendance, de la même manière, à recycler ce qui pouvait l'être au lieu de proposer à nouveaux frais une traduction complète qui eût pris trop de temps et d'énergie. En fait, tout au long du siècle, on retrouve donc une seule et même traduction, celle de Theodoricus Gerardus Gaudanus. C'est la traduction qui assura la diffusion du traité à la Renaissance; on se contenta de l'améliorer et de la compléter par la suite, au fil des rééditions, sans que quiconque n'entreprenne une nouvelle traduction.

Dans ces conditions, le travail des humanistes eut un impact particulièrement sensible dans le domaine de la pharmacologie, où beaucoup était à faire afin d'établir un vocabulaire clair et cohérent. Le volume II de l'Aldine joua un rôle essentiel. Le modèle principal de l'Aldine nous est connu: il s'agit du *Par. gr.* 2170, copié par Constantin Mésobotès, Nicolas Pachys et Michel Damascène. Il comporte de multiples marques de travail et de preuves de son passage dans l'atelier, exactement comme le manuscrit *Rosanbo* 286 étudié en détail par Alessia Guardasole dans un article érudit³³. Ces deux manuscrits constituent en effet les exemplaires de travail qui servirent à préparer le volume II de l'Aldine, qui contient les traités pharmacologiques de Galien. Il faut y ajouter d'autres manuscrits dont on n'a parfois que des bribes, comme le *Par. gr.* 2167 de John Clement. Ces manuscrits étaient naturellement des manuscrits récents, copiés sur d'autres manuscrits, à ma connaissance guère plus anciens. La plupart de ces *recentiores* semblent néanmoins remonter à un manuscrit important, l'*Urb. gr.* 67, originaire de Constantinople, dont il a été question plus

haut. Le texte de l'Aldine est loin d'être excellent, mais il faut souligner que sa publication a été un progrès considérable pour la lecture de ce traité, pour la connaissance de Galien, mais aussi pour le vocabulaire des médicaments, et pour les recherches des botanistes qui se firent jour à la même époque.

5. La traduction de Gaudanus et les éditions

Cinq ans après l'Aldine, en 1530 donc, paraît la première traduction 'moderne' des *Simples* par Theodoricus Gerardus Gaudanus. Celle-ci est accessible en ligne sur le site de la BIU Santé (un exemplaire richement pourvu en annotations manuscrites)³⁴. Lorsque Gaudanus traduisit ce texte, il ne se doutait probablement pas qu'il était en train de produire la nouvelle vulgate sur les *Simples*. En effet, il mourut avant de voir sa traduction publiée, traduction que d'ailleurs il réalisa pour son usage personnel et non pas en vue de la livrer au public. Ces renseignements nous sont fournis par le préfacier de cette traduction posthume; celui-ci fait l'éloge des traductions de Gaudanus, qu'il présente comme un pionnier, un savant qui ne craignait pas de traduire des textes que l'on n'avait jamais traduits avant lui, ou de retraduire ceux qui n'étaient disponibles que dans les mauvaises traductions d'autrefois.

La traduction de Gaudanus fut réimprimée vingt-sept fois entre 1530 et 1596, selon Clara Domingues³⁵. C'est elle que l'on retrouve dans toutes les grandes éditions complètes parues après 1541 chez Froben ou chez les Juntas, mais diverses améliorations y furent apportées³⁶. Dans les Juntines, par exemple, on trouve des améliorations notables, puisque Agostino Gadaldini en personne s'occupa de réviser le texte sur la base d'au moins un manuscrit grec et de la traduction latine médiévale. Plus tard encore, René Chartier mit la dernière main à ce qui devait devenir le texte 'définitif' tel que l'on peut le lire aujourd'hui dans l'édition Kühn: on peut voir cette dernière comme une simple réimpression de l'édition Chartier³⁷.

Afin d'illustrer brièvement cette évolution, je voudrais reprendre le chapitre témoin tiré du livre VI (ἄγχουσα):

a. Aldine, II 39v-40r: on voit que les erreurs de Kühn ne remontent pas à cette édition puisque les noms de ἄγχουσα sont presque tous corrects (à l'exception notable de λυκαφός et λυκοψός pour λυκαψός) et correspondent aux meilleurs manuscrits. En revanche, on aperçoit une division en deux chapitres qui ne correspond pas aux manuscrits anciens et qui semble distinguer deux chapitres différents, l'un plus bref, l'autre plus long, sur le même sujet. Comme les deux chapitres ainsi produits ne sont pas sans se répéter, on peut d'ores et déjà se demander s'il n'y a pas là un problème dans la transmission du texte.

b. La traduction de Gaudanus (p. 130), comme il fallait s'y attendre, suit exactement le modèle de l'Aldine, et reproduit aussi ses erreurs en transcrivant simplement *lycopsos* au lieu de corriger en *lycapsos*. Mais Gaudanus uniformise du moins le paragraphe en corrigeant le *lukaphos* de l'Aldine en un second *lukopsos*. On retrouve également la traduction dans l'édition Froben de 1549, avec quelques modifications dans la syntaxe et le vocabulaire et le rétablissement de mots oubliés par saut du même au même dans la première phrase; ces modifications ont été effectuées pour cette édition ou bien auparavant, en tout cas entre 1530 et 1549.

c. Gadaldini, Juntine 1565 (également en ligne sur le site de la BIU Santé), a fait plusieurs modifications³⁸: il regroupe sous le sous-titre *anchusa* (ἄγχουσα) les deux chapitres qui étaient séparés depuis l'Aldine; il ajoute une information à ce sujet, à savoir que, dans un manuscrit ancien qu'il a consulté, les quelques lignes qui constituaient le premier sous-chapitre (elles correspondent aux phrases 1-4 de mon édition provisoire, fournie en annexe) étaient absentes. L'apparat critique porte à croire que le manuscrit que Gadaldini a eu en main est tout simplement le *Pal. gr.* 31, ou alors l'une de ses copies. Gadaldini dit aussi qu'il a consulté la traduction latine ancienne et que ce passage n'y figure pas non plus. Il parle ici sans doute de

la traduction de Gérard telle qu'elle apparaît dans Bonardus (à ceci près que cette traduction, en fait celle de Gérard, a bien la mention initiale des quatre sortes d'ἄγχουσα). Il se peut aussi qu'il ait eu accès à un manuscrit latin donnant le livre VI dans la traduction de Niccolò, qui ignore également ce paragraphe initial.

Cela veut dire que dans une partie de la tradition grecque, y compris – on peut le supposer – le modèle de la traduction arabe, et le modèle de la traduction gréco-latine par Niccolò, les premières lignes du chapitre sur ἄγχουσα telles qu'on les lit dans l'Aldine étaient absentes. Aurait-on affaire à une interpolation? En dernière analyse, le passage douteux remonte à l'un de nos manuscrits importants: l'*Urb. gr.* 67 (= U). Ce manuscrit est-il la copie d'un manuscrit ancien interpolé, ou bien avons-nous affaire à une omission importante dans une partie de la tradition grecque? Un examen rapide des compilations postérieures montre que celles-ci citent toujours la seconde partie du chapitre, pas la première: le paragraphe douteux n'apparaît ni chez Paul d'Egine (VII 3), ni chez Oribase (*Collectiones med.* XV 1), ni chez Aetius (I 5), ni même dans les scholies à Nicandre. Il faut donc supposer que l'omission est très ancienne, ou bien que l'on a affaire à une interpolation médiévale, ce qui paraît plus probable.

Gadaldini semble pour le reste hériter des corrections effectuées par d'autres avant lui, en tout cas pour ce chapitre. Et il ne corrige pas l'orthographe erronée de *lycopsos*. Mais la remarque de Gadaldini sur le paragraphe douteux n'émeuvra point les éditeurs suivants, qui n'ont jamais considéré le passage comme une possible interpolation. Aussi ont-ils conservé le texte le plus complet, sans chercher à approfondir l'indication fournie par Gadaldini. Pour l'éditeur moderne, en revanche, la question du statut de nos manuscrits principaux et des interpolations éventuelles sera au contraire fondamentale: elle ne sera pas résolue au cas par cas, mais par une étude systématique des passages douteux dans les manuscrits concernés.

d. Chartier est le dernier à modifier le texte. Publié dans le volume XIII, paru en 1639, le traité des *Simples* a fait l'objet d'un travail relativement minutieux par Chartier, puisqu'il y consacre plusieurs pages de ses *concisae notae et variae lectiones*. Chartier a consulté plusieurs manuscrits parisiens, au nombre de sept, dit-il, et a corrigé le texte en plusieurs endroits. Il reprend en fait le texte de la Juntine, en corrigeant l'orthographe de $\lambda\upsilon\kappa\omicron\psi\acute{o}\varsigma$ non pas, comme on s'y attendrait, en $\lambda\upsilon\kappa\alpha\psi\acute{o}\varsigma$, mais en $\lambda\acute{\upsilon}\kappa\omicron\psi\iota\varsigma$: c'est donc la source du mot que vous lisez dans Kühn. Cette orthographe est attestée dans certaines recensions de Dioscoride, et elle est aujourd'hui encore utilisée pour désigner un synonyme de buglosse (Linné). Les nombreuses espèces et la classification mêmes des borraginées posent encore problème aux botanistes³⁹; mais je suppose que dans une édition moderne il faudra rétablir le mot $\lambda\upsilon\kappa\alpha\psi\acute{o}\varsigma$ tel qu'il apparaît dans les manuscrits grecs de Galien.

Deux questions fondamentales sur l'histoire du texte des *Simples* de Galien trouvent donc dans cette étude préliminaire une ébauche de réponse. Tout d'abord, il est clair que la tradition latine dans son ensemble n'aura qu'un impact relatif sur l'édition du texte. Seule la traduction de Niccolò da Reggio aura un intérêt évident pour l'établissement du texte grec, parce qu'elle complète l'éventail de nos manuscrits grecs, trop rares, en particulier pour la difficile seconde moitié du traité, consacrée au catalogue des propriétés des simples. La traduction arabo-latine, en revanche, ne saurait se substituer à l'étude de la traduction arabe (et des vestiges de la traduction syriaque), qui lui sont antérieurs, et sont aussi plus proches du texte d'origine. Diverses études prometteuses sur cette riche tradition orientale permettent d'envisager l'avenir avec optimisme⁴⁰. En ce qui concerne la tradition latine moderne, les recherches ponctuelles et partielles de Gadaldini et de Chartier ont jeté les bases d'une critique constructive du texte, mais elles demeurent à un état embryonnaire;

les traductions latines du XVI^e s., fondées sur un texte émané de manuscrits récents et peu fiables, ont peu de chance d'être prises en compte dans l'apparat.

En revanche, la tradition latine des *Simples* présente un intérêt manifeste pour l'histoire, balbutiante, du développement d'une science des remèdes simples et composés, autrement dit de la pharmacologie. De surcroît, l'étude des différentes traductions latines des *Simples* permettra d'apporter un éclairage supplémentaire sur chacun des milieux intellectuels et culturels concernés, en l'occurrence le cercle de Gérard de Crémone, puis celui de Niccolò da Reggìo, sur lesquels nombre de questions demeurent, et dont les techniques de traduction n'ont pas été complètement étudiées.

En regard de ces traducteurs, des lexicographes comme Simon de Gênes et Matteo Silvatico ou des commentateurs comme Albert de Bologne, témoins privilégiés des débuts de la diffusion des *Simples*, illustrent l'intérêt pour ce savoir antique perdu mais aussi les difficultés de retrouver mot pour mot les textes fondamentaux. L'histoire des traductions et des lectures des *Simples* de Galien constitue donc un volet important de l'histoire de la pharmacologie, de l'antiquité à nos jours, car elle promet entre autres de fournir les bases d'une histoire de la terminologie pharmacologique et botanique. Entre lexicographie et pharmacologie, Galien, en retour, mérite de retrouver une place au sein de cette histoire des mots et des choses, qui fut au cœur de ses préoccupations dans le traité des *Simples*.

ANNEXE

Édition provisoire de Galien, *Simples* VI 4 (= XI 811-813 K)

Sigla:

Urb. gr. 67 =U, s. XIII (ff. 192v-193r)

Pal. gr. 31 = Pal, s. XIV (f. 80)

Barb. gr. 127 = Barb, s. XV (f. 209)

Translatio Arabica (ms. *Scorial. Arab.* 793) = Ar.

Translatio Graeco-Latina (ms. *Acad.* 53) = Nic.

VI. 4. 1. δ'. Περί ἀγχούσης [καὶ τετάρων ἀγχουσῶν]. 2. Τῆς δὲ ἀγχούσης τέτταρά ἐστιν εἶδη, ὧν ἡ μὲν ὀνομαζομένη ὀνόκλεια ψύχουσαν ἰκανῶς καὶ ξηραίνουσαν ἔχει τὴν ῥίζαν, στύφουσάν τε ἅμα καὶ ὑπόπικρον, ἰκανὴν δὲ [καὶ] λεπτῦναι καὶ ἀπορρῦσαι τοὺς χολώδεις χυμοὺς καὶ πυκνώσαι τὰ σώματα. τὰ δὲ φύλλα ἀσθενέστερα μὲν ἔχει τῆς ῥίζης, στύφει δὲ αὐτὰ καὶ ξηραίνει. 3. καὶ ἡ λυκαψὸς δὲ προσαγορευομένη ψύχει μὲν καὶ ξηραίνει, ῥίζαν δ' ἔχει στυπτικωτέραν τῆς ὀνοκλείας. 4. ἡ δὲ ὀνόχειλος θερμότερα τέ ἐστι καὶ φαρμακωδεστέρα. Πλέον γὰρ ἔχει καὶ πρὸς τὴν γεῦσιν εὐθύς τὸ δριμύ. ταύτης δ' ἔτι θερμότερα, ἡ τετάρτη καὶ μικρὰ καὶ πικροτέρα καὶ πλέον ἔτι φαρμακωδεστέρα τυγχάνει. 5. ἀγχουσαι δὲ οὐ τῆς αὐτῆς ἅπασαι δυνάμεως. ἡ μὲν γὰρ ὀνόκλεια προσαγορευομένη στύφουσάν τε ἅμα καὶ ὑπόπικρον ἔχει τὴν ῥίζαν, ἰκανὴν καὶ πυκνώσαι τὰ σώματα καὶ μετρίως λεπτῦναι καὶ ἀπορρῦσαι καὶ ἀποπλῦναι τοὺς χολώδεις καὶ ἀλμυρώδεις χυμούς. 6. ἐρρέθη γὰρ ἐν τοῖς ἔμπροσθεν ὡς ἡ στρυφνὴ ποιότης ἐπιμεμυγμένη τῇ πικρᾷ ταῦτα ἐργάζεσθαι πέφυκεν. οὕτω τέ τοι καὶ ἰκτερικοῖς καὶ σπληνικοῖς καὶ νεφριτικοῖς ὠφέλιμος ὑπάρχει. ἔστι δὲ καὶ ψύχειν μὲν ἰκανὴ καὶ καταπλασσομένη γε σὺν ἀλφίτοις ἐρυσιπέλασι ὠφελεῖ, καὶ ἀπορρῦπτει δὲ οὐ πινομένη μόνον,

ἀλλὰ καὶ ἔξωθεν ἐπιθεμένη, καὶ διὰ τοῦτο καὶ ἀλφούς καὶ λέπρας ἰάται σὺν ὄξει. 7. τὰ μὲν τῆς ῥίζης ἔργα ταῦτα καὶ αἱ τῶν ἔργων δυνάμεις αἱ εἰρημέναι. τὰ δὲ φύλλα τῆς βοτάνης ἐστὶν μὲν ἀσθενέστερα τῆς ῥίζης, οὐκ ἀπήλλακται δὲ τοῦ ξηραίνειν τε καὶ στύφειν, ὥστε καὶ διαρροίας ἰάται σὺν οἴνω πινόμενα. 8. καὶ ἡ λυκαψὸς δὲ προσαγορευομένη τοῖς ἐρυσιπέλασιν ὁμοίως ἀρμόττει καὶ ῥίζαν ἔχει στυπτικωτέραν τῆς ὄνοκλείας. 9. τῆς δὲ ὄνοχείλου τε καὶ Ἀλκιβιαδείου καλουμένης ἢ μὲν δύναμις ἐστὶ φαρμακωδεστέρα. πλεον γοῦν ἔχει καὶ πρὸς τὴν γεῦσιν εὐθύς τὸ δριμύ καὶ ἐχεοδήκτοις ἰκανῶς ἀρμόττει καταπλαττομένη καὶ περιαιπτομένη καὶ ἐσθιομένη. 10. λοιπὴ δὲ ἡ τετάρτη καὶ μικρὰ καὶ σχεδὸν ἀνώνυμος ἐξ αὐτῶν μόνη, παραπλησία μὲν ἐστὶ τῇ Ἀλκιβιαδεῖω, πικροτέρα δὲ καὶ πλεον ἐστὶ φαρμακωδεστέρα, καὶ διὰ τοῦτο πρὸς τὰς πλατείας ἔλμινθας ἐπιτηδεῖα, πλήθος ὀξυβάφου σὺν ὑσσώπῳ τε καὶ καρδάμῳ πινομένη.

VI. 4. 1-4 def. in Pal Ar. Nic.

VI. 4. 1. post ἀγγούσης add. καὶ τετάρων ἀγγουσῶν Kühn || Περὶ ἀγγούσης om. Pal || 2. τέτταρά ἐστιν εἶδη U: τέτταρά εἰσιν εἶδη Barb: τέταρτόν ἐστιν εἶδος Kühn || ὀνομαζομένη om. U Kühn || ἰκανῶς om. U || ἰκανὴν Barb Kühn: -ὄν U || post ἰκανὴν δὲ add. καὶ Kühn || 3. λυκαψὸς Barb: λυκαῖος (?) U: λύκοψις Chartier Kühn || στυπτικωτέραν τῆς ὄνοκλείας U Kühn: τῆς ὄνοκλείας στυπτικωτέραν Barb || 4. πλεον γὰρ ἔχει καὶ πρὸς τὴν γεῦσιν εὐθύς τὸ δριμύ Barb Kühn: πρὸς τὴν γεῦσιν δὲ πλεον ἔχει εὐθύς τὸ δριμύ U || ἡ τετάρτη καὶ U Barb: ἡ Kühn || ἔτι om. U || 5. ἀγγουσαι δὲ οὐ τῆς αὐτῆς ἅπασαι δυνάμεως Pal Kühn: ἀγγουσαι τέσσαρες οὐ τῆς αὐτῆς ἅπασαι δυνάμεως Barb: οὐ τῆς αὐτῆς δ' ἅπασαι δυνάμεως U || τε om. U || ἀλμυρώδεις Pal Kühn: ἀλμώδεις Barb: ἀλμύδεις U || 6. ἐπιμεμγμένη Pal Kühn: ἐπιμγνυμένη U Barb || τέ om. Barb || νεφριτικοῖς Pal U Kühn: νεφρικοῖς Barb || μὲν om. U || γε Pal Kühn: τε U: γέ τοι Barb || ἐρυσιπέλασι U Barb: ἐρυσιπέλατ Pal: ἐρυσιπέλατα Kühn || 7. τὰ μὲν τῆς ῥίζης ἔργα U Pal Kühn: τὰ μὲν τῆς αὐτῆς ἔργα ῥίζης Barb || αἱ om. U || τῆς βοτάνης om. U || τε om. U || διαρροίας U Barb: -αν Pal Kühn || σὺν οἴνω πινόμενα U Pal Kühn: πινόμενον σὺν οἴνω Barb || 8. λυκαψὸς Pal Barb: λύκαψος U: λύκοψις Chartier Kühn || ἀρμόττει U Barb: ἀρμόζει Pal Kühn || 9. ὄνοχείλου U Pal: -ος Barb: -ους Kühn || τε om. U || Ἀλκιβιαδεῖου Kühn: -αδίου

Pal: -άδος U Barb || γούν Pal Kühn: ούν U Barb || ἔχεοδήκτοις codd.: ἔχιο-
Kühn || περιαιπτομένη καὶ ἐσθιομένη Pal Kühn: ἐσθιομένη καὶ περιαιπτομένη
U Barb || 10. λοιπή δὲ ἡ codd.: ἡ λοιπή δὲ Kühn || Ἀλκιβιαδείῳ Kühn: -δίῳ Pal:
-άδι U Barb || ἐστὶ Pal Kühn: ἔτι Barb om. U

BIBLIOGRAPHIE ET NOTES

1. *De simpl. med. fac.* in: KÜHN C.G., *Claudii Galeni Opera omnia*. Leipzig, 1821-1833, vol. XI 379-XII 372. Je souhaite exprimer ma gratitude envers Stefania Fortuna et Cloudy Fischer pour leur assistance précieuse dans la préparation de cet article. Ma reconnaissance va également au personnel de la Biblioteca Malatestiana de Cesena, de la Bibliothèque Nationale et de la Bibliothèque de l'Académie de Médecine de Paris: tous ont grandement facilité ma consultation des manuscrits.
2. Cf. PETIT C., *La tradition manuscrite du traité des Simples de Galien. Editio princeps et traduction annotée des chapitres 1 à 3 du livre I*. In: BODON-MILLOT V., JOUANNA J., GARZYA A., ROSELLI A. (edd.), *Storia della tradizione e edizione dei medici greci*. Atti del VI Convegno internazionale (Parigi, 12-14 aprile 2008). Napoli, D'Auria, 2010, pp. 143-165; EAD., *Théorie et pratique: connaissance et diffusion du traité des Simples de Galien au Moyen Âge*. In: FERRACES RODRÍGUEZ A. (ed.), *Fito-zooterapia antigua y altomedieval: textos y doctrinas*. Coruña, Universidade da Coruña, 2009, pp. 79-95.
3. DIELS H. T., *Die Handschriften der antiken Ärzte. I. Hippokrates und Galenos*. Abhandlungen der Königlich-Preussischen Akademie der Wissenschaften, philos.-hist. Klasse, Berlin, 1905, p. 97 (accessible en ligne sur le site du CMG).
4. Cf. DURLING R. J., *Addenda and corrigenda to Diels' Galenica*. I. *Codices Vaticani*. Traditio 1967; 23: 471-472; ID., *Addenda and corrigenda to Diels' Galenica*. II. *Codices miscellanei*. Traditio 1981; 37: 379; FORTUNA S., RAIA A. M., *Corrigenda and addenda to Diels' Galenica by R. J. Durling*. III. *Manuscripts and editions*. Traditio 2006; 61: 18. Pour une liste complète des manuscrits, voir le nouveau catalogue en ligne dirigé par Stefania Fortuna, qui complète de manière substantielle les publications-clefs sur ce sujet.
5. Selon Stefania Fortuna, les manuscrits offrant les onze livres des *Simples* sont au nombre de six; cinq combinent les deux traductions existantes, par Gérard de Crémone et Niccolò da Reggio (*Par. lat.* 9331, *Acad.* 52, *Vat. lat.*

- 2388, *Dresd.* Db 92-93, Erfurt 280), un dernier fournit la traduction complète de Niccolò (*Urb. lat.* 248).
6. J'ai examiné les citations de Galien chez Simon de Gênes d'après la traduction de Gérard de Crémone: celles-ci ne concernent que le livre VI (voir PETIT C., *Galen's pharmacological concepts and terminology in Simon of Genoa's Clavis Sanationis*. In: ZIPSER B. (ed.), *Simon of Genoa's medical lexicon*, forthcoming); sur les citations de Matteo Silvatico d'après la traduction de Niccolò, voir VENTURA I., *Cultura medica a Napoli nel XIV secolo*. In: *Boccaccio Angioino*. Bruxelles, Lang, 2012, pp. 251-288 (les exemples choisis appartiennent également au livre VI, voir pp. 284-286). Selon Ivan Garofalo, le *Continens* de Rhazes, traduit en latin, contient de nombreuses citations des *Simples* de Galien. Naturellement, l'impact des *Simples* de Galien sur la pharmacologie islamique est mieux connu. Sur la complexité de l'usage fait du traité des *Simples* dans la tradition arabe, voir notamment PORMANN P. E., *The formation of the Arabic pharmacology between tradition and innovation*. *Annals of Science* 2011; 68, 4: 493-515.
 7. Les correspondances relevées par Anne Fraisse entre le texte de Cassius Felix (24, 3; 52, 3; 72, 10) et certains passages des *Simples* de Galien ne sont pas concluantes: voir FRAISSE A., *Cassius Felix. De la médecine*. Paris, Les Belles Lettres, 2002, Introduction, p. 49.
 8. OPSOMER-HALLEUX C., *Un herbier médicinal du haut moyen-âge: l'Alphabetum Galieni*. *History and Philosophy of the Life Sciences* 1982; 4: 65-97; FERRACES RODRÍGUEZ A., *Le Ex herbis femininis: traduction, réélaboration, problèmes stylistiques*. In: PIGEAUD A., PIGEAUD J. (edd.), *Les textes médicaux latins comme littérature*. Actes du VI^e Colloque international sur textes médicaux latins (Nantes, 1-3 septembre 1998). Nantes, Presses Université de Nantes, 2000, pp. 77-89; ID., *Notas para la difusion altomedieval de una traduccion latina de Dioscorides*. In: PEREZ GONZALEZ M. (ed.), *Actas del II Congreso hispanico de latin medieval* (Leon, 11-14 de noviembre de 1997). Leon, Universidad de Leon, 1998, pp. 471-481; CRONIER M., *L'Herbier alphabétique grec de Dioscoride: quelques remarques sur sa genèse et ses sources textuelles*. In: FERRACES RODRÍGUEZ A. (ed.), *Fito-zooterapia antigua y altomedieval: textos y doctrinas*. Coruña, Universidade da Coruña, 2009, pp. 35-59.
 9. Voir néanmoins la récente traduction anglaise du texte par EVERETT N., *The Alphabet of Galen. Pharmacy from antiquity to the Middle Ages*. Toronto, University of Toronto Press, 2011.
 10. CASSIODORE, *Inst.* I, 31, 1-2.

11. ROSE V., *Theodori Prisciani Euporiston libri III*. Leipzig, Teubner, 1894.
12. Cf. SCHUBA L., *Die medizinischen Handschriften der Codices Palatini in der Vatikanischen Bibliothek*. Wiesbaden, L. Reichert, 1981, pp. 23-24.
13. Voir le catalogue en ligne de Stefania Fortuna.
14. LEMAY R., *Gerard of Cremona*. In: GILLISPIE C. C. (ed.), *Dictionary of scientific biography*. New York, Scribner, 1978, vol. 15, pp. 173-192; JACQUART D., *Les traductions médicales de Gérard de Crémone*. In: PIZZAMIGLIO G. (ed.), *Gerardo da Cremona*. Cremona, Libreria del Convegno, 1992, pp. 57-70; BURNETT C., *The coherence of the Arabic-Latin translation program in Toledo in the twelfth century*. *Science in Context* 2001; 14: 249-288.
15. J'ai pu consulter le manuscrit de Bernkastel-Kues sur microfilm, et le manuscrit de Paris en personne. Le *Pal. lat.* 1094 m'a été transmis sur tirages papier de très mauvaise qualité, il m'est donc difficile de s'appuyer sur ce témoignage. Je n'ai pas consulté le *Vat. lat.* 2385.
16. Il s'agit de l'*Ad Glauconem*, du *De alimentis* ou *De cibis*, du *Liber sextus de simplicibus medicinis* (*Simples*, livre VI), du *De facultatibus naturalibus* et du *De ingenio sanitatis* (= *De methodo medendi*), auxquels il faut ajouter deux ouvrages aujourd'hui considérés comme inauthentiques, le *De secretis Galieni* (= *Liber secretorum ad Monteum*) et l'*Ad Paternianum*.
17. Le livre VI manque dans le manuscrit londonien du Royal College of Physicians, *Tritton 22*, selon Ullmann M. et Pormann P.; cf. ULLMANN M., *Wörterbuch zu den griechisch-arabischen Übersetzungen des neunten Jahrhunderts*. Wiesbaden, Harrassowitz, 2002, p. 27.
18. PETIT C., op. cit. note 6.
19. Une quinzaine de manuscrits sont datables du XIII^e s. (Fortuna S.), par exemple Cambridge, Peterhouse 33. Mais le plus ancien semble être le manuscrit d'Oxford, Merton College 219 (Fortuna S.).
20. ULLMANN M., op. cit. note 17, p. 40.
21. IBID., p. 40; GAROFALO I., *Un sondaggio sul De simplicium medicamentorum facultate di Galeno*. In: SARNELLI CERQUA C. (ed.), *Studi arabo-islamici in onore di Roberto Rubinacci nel suo settantesimo compleanno*. Napoli, Istituto Universitario Orientale, 1985, vol. 1, pp. 317-325.
22. *Scorial. ar.* 793, f. 90sq.
23. Edition consultable sur le site de la BIU Santé (exemplaire de Daremberg).
24. Pour les besoins de cette étude, j'ai consulté les témoins suivants de la traduction arabo-latine: *Par. lat.* 9331 (ff. 202ra-266ra); *Acad.* 52 (ff. 32-145, avec un sommaire au f. 26r); *Malat.* D.XXIII.1 (ff. 85va-133ra). Le manuscrit

- S.V.4 de la bibliothèque de Cesena contient en réalité la traduction latine du traité *περι τῆς τῶν καθαιρόντων φαρμάκων δυνάμεως* attribué à Galien, et le manuscrit S.XXVII.4 le commentaire à ce dernier texte par Albert de Bologne; cf. BAADER G., *Die Bibliothek des Giovanni Marco di Rimini. Eine Quelle zur medizinischen Bildung im Humanismus*. In: TREU K. (ed.), *Studia codicologica*. Berlin, Akademie Verlag, 1977. J'avais également consulté il y a plusieurs années les manuscrits *Vat. lat.* 2375 (ff. 27r-90v: livres I-V) et *Urb. lat.* 247 (ff. 121v-167v), ainsi que le manuscrit de Cambridge, Peterhouse 33, un des plus anciens, mais difficile à lire. Voir aussi note 15 au sujet des quelques manuscrits qui contiennent le livre VI.
25. Voir l'entrée *anchusa* (mais aussi l'entrée *lactuca asini*) dans l'édition en ligne de la *Clavis Sanationis* de Simon: <http://www.simonofgenoa.org>.
 26. Cf. VENTURA I., op. cit. note 6, p. 286.
 27. Cf. DURLING, *Addenda and corrigenda* (1967), cit. note 4, p. 470. Le catalogue en ligne des manuscrits latins de Galien ne mentionne pas d'autre témoin complet.
 28. Pour les besoins de la présente étude, je n'ai pu consulter que les manuscrits Paris, Académie de médecine 52 (ff. 152r-259v) et 53 (ff. 1-144r), ainsi que le *Par. lat.* 6865 (17rb-53vb, avec un sommaire au f. 15r) et le *Par. lat.* 9331 (267r-291v).
 29. Voir aussi *Acad.* 52 et *Dresd.* Db 92-93.
 30. *Acad.* 53, f. 144r: *Et sic est finis VI ultimatorum librorum de simplicibus medicina galieni quos nicholaus de reghio de greco in latinum transtulit diu post translationem V primorum librorum per alium factam. explicit.*
 31. Les deux familles α et β identifiées par Vivian Nutton sont représentées dans les manuscrits latins des *Simples*; mais plusieurs manuscrits non étudiés figurent également dans la liste des témoins (*Par. lat.* 9331 par exemple). Cf. NUTTON V., *The manuscripts of the Latin Galen and a quotation from De humoribus*. In: BOUDON-MILLOT V., GUARDASOLE A., MAGDELAINE C. (edd.), *La science médicale antique: nouveaux regards*. Études réunies en honneur de Jacques Jouanna. Paris, Beauchesne, 2007, pp. 339-352. Sur le classement des manuscrits latins du corpus galénique autour du cas du *De spermate*, voir MERISALO O., PAHTA P., *Tracing the trail of transmission: the pseudo-Galenic De spermate in Latin*. In: GOYENS M., DE LEEMANS P., SMETS A. (edd.), *Latin and Vernacular translations of scientific treatises in Medieval Europe*. *Mediaevalia Lovaniensia* 40, Leuven, Univ. Press, 2008, 2008, pp. 91-104.
 32. Cf. VENTURA I., op. cit. note 6, p. 286.

33. GUARDASOLE A., *Un nouveau modèle de l'Aldine: le manuscrit Rosanbo 286*. In: BOUDON-MILLOT V., GUARDASOLE A., MAGDELAINE C. (edd.), *La science médicale antique: nouveaux regards*. Études réunies en honneur de Jacques Jouanna. Paris, Beauchesne, 2007, pp. 235-247.
34. *Cl. Galeni Pergamensis De Simplicium medicamentorum facultatibus libri undecim Theodorico Gerardo Gaudano interprete, Parisiis, Apud Simonem Colinaeum*, 1530, <http://www2.biusante.parisdescartes.fr/livanc/?cote=00046x01&do=chapitre>.
35. DOMINGUES C., *Recherches sur les éditions grecques et latines de Galien à la Renaissance*. Thèse de doctorat (3 voll.), Paris, 2004. Cf. DURLING R. J., *A chronological census of Renaissance editions and translations of Galen*. *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes* 1961; 24: 230-305.
36. Sur les éditions complètes de Galien, voir FORTUNA S., *The Latin editions of Galen's Opera omnia (1490-1625) and their prefaces*. *Early Science and Medicine* 2012;17: 391-412.
37. Au sujet du travail controversé de René Chartier, voir désormais BOUDON-MILLOT V., COBOLET G. (edd.), *René Chartier éditeur et traducteur d'Hippocrate et de Galien*. Paris, De Boccard, 2012.
38. Les corrections de Gadaldini dans la Juntine de 1565 peuvent remonter à une Juntine antérieure, celle de 1550 ou de 1556.
39. SELVI F., NARDI E., BIGAZZI M., *The ultimate types of Anchusa L. and Lycopsis L.* (Boraginaceae). *Taxon* 1996; 45: 305-307.
40. Voir notamment PORMANN P. E., *The development of translation techniques from Greek into Syriac and Arabic: the case of Galen's On the faculties and powers of simple drugs, Book six*. In: HANSBERGER R., AFIFI AL-AKITI M., BURNETT CH. (edd.), *Medieval Arabic thought*. London, Warburg Institute, 2012, pp. 143-162; BHAYRO R., HAWLEY R., KESSEL G., PORMANN P. E., *The Syriac Galen palimpsest: progress, prospects and problems*. *Journal of Semitic Studies* 2013; 68-1: 131-148.

Correspondence should be addressed to:

Caroline Petit
Classics and Ancient History
University of Warwick
Coventry CV4 7AL - UK
C.C.L.Petit@warwick.ac.uk